

LA
SOCIÉTÉ COMMUNISTE FUTURE

PAR
DUATUB

HUMANITÉ SUIV TON IMMuable PRINCIPE
LE POINT DE DÉPART DE LA SOCIÉTÉ
FUT LE COMMUNISME
MAINTENANT C'EST SON BUT
DU BÉNÉFICE DU RENVERSEMENT
DE LA SOCIÉTÉ ACTUELLE
L'HISTOIRE ET LE COMMUNISME
ORGANISATION DE LA PRODUCTION
LA SOCIÉTÉ FUTURE

LE NUMÉRO 15 CENTIMES

PARIS
Imprimerie PETIT et C^e, 9, avenue d'Italie

—
1894

3 Rue Petrol

LE COMMUNISME LIBERTAIRE

Humanité, suis ton immuable principe

Que les peuples ne suivent pas encore une fois ceux qui sous prétexte de temporiser, de préparer les hommes pour une société communiste; pour eux, espérance dans un lointain avenir, épuiseront leurs efforts, perdront l'époque précieuse d'aujourd'hui, période d'espoir, de développement, de marche en avant, qui porte les hommes des villes et des campagnes à la conception d'un idéal nouveau, quoique ce soit celui de 48. C'est justement ce mouvement qu'il faut saisir, non précipiter mais faciliter de toute la force de nos énergies révolutionnaires par une incessante propagande des idées rénovatrices, car rien n'est moins sûr que le lendemain, et on ne l'assure qu'en faisant germer dans les cerveaux la moralité, le dévouement, le sacrifice aux pensées nobles du bonheur de l'humanité.

Aujourd'hui, que peut matériellement un être humain pour sa race, son pays, sa famille sans être obligé de prélever à la race, au pays ou à la famille voisine ce qu'il veut apporter aux siens? Rien!

Et est-ce que cela n'a pas été de tous temps à peu près la même chose?

Théoriquement, on répondra que celui qui est fier de sa race la veut voir grande, forte, puissante, heureuse, élevée, mais, pratiquement, n'est-ce pas parce qu'on la compare aux autres? Nos gouvernants et la plupart de nous, ne nous considérons-nous pas race supérieure afin de justifier

la prise de possession des territoires occupés par des êtres moins bien armés que nous ? ne leur imposons-nous pas notre suprématie économique ? Combien ont été longues les luttes fratricides entre Latins et Germains. L'Arabe ne nous appelle-t-il pas roumis ?

Les divers pays, ou nations ou états ne sont-ils pas en lutte continuelle sur le terrain politique et économique. Le terrible dilemme « ceci tuera cela » n'est-il pas constamment suspendu au-dessus des frontières ?

Le chef de famille qui, par son travail, soulage la misère des siens, n'est-il pas pour cela même en lutte constante avec ses camarades qui attendent à la porte de l'atelier que l'on veuille bien le mettre dehors pour prendre sa place. Lutte latente, navrante, sourde qui engendre l'égoïsme né de la misère ; est-il commerçant, les marchandises qu'il livre au commerce, d'autres besogneux ou cossus cherchent à lui en ravir le bénéfice ; l'industriel gagne plus ou moins suivant les commandes qu'il a obtenues, les dérobant à d'autres afin d'exploiter un plus grand nombre de miséreux !

Il se produit, que l'on ne fait vraiment œuvre utilitaire que lorsque toute l'humanité en peut jouir. Or cela ne peut avoir lieu que dans l'ordre philosophique. Car toutes les fractions qui constituent le genre humain peuvent toujours goûter les bienfaits d'une morale élevée, mais la science elle-même, presque toujours, est une arme entre les mains de ceux qui la possèdent, tournée contre ceux qui en sont dépourvus.

Si donc les intérêts sont opposés par suite des divisions, il n'y a qu'un seul moyen, c'est de supprimer ces divisions en ne faisant qu'un seul peuple, une même nation, une même famille. Là, il y aura communauté d'intérêt, puisqu'il y aura communauté de biens.

On aura beau tourner la question, sous toutes ses faces, c'est la seule solution.

On objectera, qu'il est totalement impossible, de former une même famille de tous les peuples ; mais répondrais-je, je n'ai établi ici que la définition théorique pour bien affirmer, qu'en l'état actuel, toutes les diverses fractions qui composent l'humanité, ont leurs intérêts opposés et

qu'il n'en peut être autrement. Mais, si à toute la société générale, basée sur le principe individualiste, on remplace la société communiste, qui aura comme but, de faire régner l'union et l'amour entre les hommes devenus solidaires qui fera que les états divers, auront entre eux, des relations commerciales, non pour l'appât du gain mais en évaluant, justement, les produits d'après le temps passé à les produire, on aura ainsi, pratiquement, sans transformer les divisions actuelles, établi le principe communiste.

Le point de départ de la société fut le communisme. Maintenant c'est son but.

Beaucoup de gens, de toutes conditions sacrifient bien à un idéal élevé, mais tenus par les principes d'éducation et de fausse instruction, compriment en eux les germes féconds, qui devaient faciliter, pour leur part, l'amélioration du sort général des humains; comme de même la fille-mère détruit en elle, le fruit d'amours chères que la civilisation abâtardie rend clandestines.

Aujourd'hui, ne voyons-nous pas un nombre considérable d'étudiants, qui emportés par l'ardeur généreuse de la jeunesse acclament sans restriction la grande pensée socialiste, qui, comme une religion nouvelle, dégage l'avenir des nuages qui l'obscurcissent, indiquant au monde une route jusqu'alors inconnue. Mais lorsque le temps des études sera passé, qu'il faudra retourner près du foyer paternel et choisir une direction pour toujours, afin de se créer une position, qu'il faudra prendre femme ou commerce, adieu rêves bons et sains de jeunesse, sacrifice de droits de naissance; tout cela sera traité de folie et c'est dans les ancestrales erreurs, dans les antiques préjugés, que l'on élèvera ses enfants sur la bonne assise de la propriété individuelle, de la propriété particulière faite de peine, de misère, de sang, de sueur, de la souffrance de myriades d'humains.

C'est pourquoi nous, prolétaires, qui sommes la masse, nous devons compter presque exclusivement sur nous mêmes pour l'affranchissement de l'humanité.

Ne rougissons pas de dire que le sang qui coule dans nos veines est le même que celui qui coule dans celles des riches. Sachons, que les hommes sans distinction de classe, sont aussi égoïstes les uns que les autres. Comment en pourrait-il être autrement, asservis qu'il sont depuis des siècles et des siècles habitués à se laisser diriger, voyant dans leurs frères des envieux qui ont intérêt à les dépouiller de leur part d'héritage, de leur part de travail, partant de leur part d'existence.

Quand en des élans généreux, les meilleurs ont entraîné la masse, quand renversant les bastilles, les gouvernements, fécondant de leur sang le sol portant la liberté partout où ils posaient leurs pas, ils ne trouvèrent au bout de la carrière, que déception, amertume, découragement profond, esclavage d'un nouveau genre, ils avaient brisé leurs chaînes, mais sans qu'ils s'en aperçussent les anneaux s'en étaient renoués.

Croit-on, que c'est là un encouragement ? Mais une époque a-t-elle le droit de dire, nos pères ont été vaincus, leur sacrifice a été grand, nous serions vaincus ! Non certes ! Si nos pères ont lutté, c'est afin de nous montrer la route à suivre, c'est afin de nous enseigner une grande leçon d'histoire et non pour nous dire, restez plongés dans le marasme sans essayer d'en sortir, sous peine d'y rentrer de même après la défaite, Eux n'avaient-ils pas aussi maints exemples de révolte, de soulèvement de leurs ancêtres vaincus aussi !

Non, nous ne devons pas nous annihiler, nous ne devons pas subir le joug. Secouons notre torpeur. Sachons que nos maîtres ne sont grands que parce que nous sommes à genoux, en se révoltant on obtiendra toujours quelque chose, l'histoire des vaincus a toujours laissé quelques bénéfices aux survivants, aux suivants ; ne serait-ce qu'un bel exemple, le sentiment de la justice, du droit spolié affirmant la conscience des peuples que l'on peut dompter, mais jamais anéantir, car elle est faite d'éternels recommencements, d'éternelles luttes, d'éternels sacrifices.

Et lorsque nous parlons de révolte, de sentiments révolutionnaires qui dorment inconsciemment en chaque être contre l'état de choses actuelles, contre les maîtres d'aujourd'hui, croit-on que ce ne soit pas nous qui le créons et le maintenons cet état et ceux qui en jouissent. On appelle dirigeants, ceux qui constituent le gouvernement, ceux auxquels nous laissons la fortune publique pour la gérer, car leur apport personnel se chiffre par peu de chose ; mais les vrais dirigeants ce sont nous, les gouvernants sont des dirigés, puisqu'ils reçoivent mandat de nous qui les nommons et, lorsqu'ils font un acte quelconque, nous acceptons, il faut croire que cela nous convient, que c'est notre manière de voir puisque nous ne les chassons pas, puisque lorsqu'ils reviennent quémander nos suffrages, nous les renommons, ou d'autres de la même classe, d'autres qui ont les mêmes intérêts particuliers, cependant totalement opposés aux nôtres.

Dirigeants tous ceux qui possèdent une parcelle de la fortune générale, de la fortune publique que nous leur avons remis ou laissons entre les mains pour la faire fructifier et qu'ils administrent selon notre désir, selon nos sentiments, puisque nous continuons perpétuellement leur mandat.

Sommes-nous pas les maîtres, sommes-nous pas la multitude ?

Foule ininstruite, tumultueuse, dont le faible intellect ne lui permet pas de croire qu'il peut y avoir un moyen de constituer une société moins barbare, moins cruelle que celle d'aujourd'hui !

Cependant pour la grande masse des hommes, qui peinent et souffrent pour la généralité bonne et aimante, pour ceux qui ont une certaine dose de dévouement, mais qu'ils rapportent spécialement sur leur pays ou leur race, opposant ainsi les sacrifices les uns aux autres au lieu de les unir, les conditions de l'existence, deviennent si mauvaises à tous les points de vue, que chacun cherche en lui-même le moyen de remédier à un semblable état, comprenant par les événements qui surgissent, qu'il est humanitaire d'arriver à une solution.

Nous sommes de ceux, et notre nombre augmente chaque

jour, qui pensons qu'il n'y a qu'un seul moyen, c'est de rendre communs les intérêts afin de rendre communes les morales, unir les efforts divers qui ne peuvent être en opposition, les uns aux autres, puisqu'ils ont un but commun, l'amour de l'humanité, son avoir.

Les intérêts communs, c'est une philosophie commune, c'est un capital commun. Et voilà pourquoi l'humanité, après avoir vécu communément pendant un espace de temps très long, puis, par suite de l'égoïsme de quelques-uns en particulier et de tous en général, laissa la propriété publique à la discrétion d'une minorité de plus en plus infime, retourne forcément, inéluctablement à son point de départ : le communisme, après avoir accru son avoir moral et scientifique d'une façon heureuse pour le bien de tous et la marche facile, rationnelle d'une société débarrassée des entraves qui arrêtent son essor.

Dans une société communiste, chacun travaille et chacun jouit. Rien n'est à personne et tout est à tous le monde; l'effort de chacun n'est pas à son bénéfice propre mais à celui de tous; ce qui afflige quelqu'un affecte ses concitoyens. Tout le monde est solidaire, comment cela pourrait-il être autrement.

L'idée communiste prépare la révolution sociale qui l'établira dans la société désorganisée de fond en comble! La révolution sera-t-elle amenée à la suite de l'envahissement des parlements par les représentants socialistes qui pourront à peine stationner quelques années sur la transformation collectiviste et qui seront précipités vers le communisme plus ou moins libertaire? La révolution surgira-t-elle d'événements inattendus? Nous ne savons! Mais ce que nous savons fort bien, c'est que déjà beaucoup d'esprits, après avoir abandonné le mutualisme, le collectivisme, sont devenus communistes, ne voulant pas s'attarder aux bornes du chemin, si chemin il y a, car nous ne croyons pas que plus tard la société sera matériellement mieux préparée pour la solution humanitaire de la crise, qui dure depuis des siècles, formant pour ainsi dire l'état actuel qui n'est rien moins que stable : elle ne sera mieux préparée que moralement, si on a développé chez les hommes l'amour pour son prochain et bien indiqué que l'on ne

peut être vraiment altruiste que dans une société essentiellement communiste.

Du bénéfice du reversement de la Société actuelle

Voyons un peu quels seront les bénéfices que nous pourrions recueillir de la démolition de la Société actuelle, et voyons quelles sont les choses mauvaises provenant du faux principe individualiste qui ont poussé en excroissances cancéreuses et qui constituent une grande partie de l'organisation actuelle.

Aujourd'hui on peut compter que le tiers des hommes seulement produisent et que, si l'on voulait les occuper entièrement et continuellement, une journée de six heures serait suffisante. Que sera-ce lorsque tous les hommes travailleront utilement pour la société ; peut-on se faire une idée approximative du peu d'efforts que nous aurons à donner lorsque toutes les forces mises au service des inutiles rouages de la société, seront employées pour la communauté ; que de bras pour faire fonctionner gouvernement, armées, police, magistrature, religion, commerce, etc. combien de parasites sous le nom de bourgeois.

D'un autre côté, qu'elle perte de travail par suite des allées et venues de marchandises sur les voies ferrées et fluviales ; que de chargements, de déchargements, de transports sur route, de matériaux, de produits, d'objets : manœuvres provenant du système actuel de transactions. Que d'employés dans les banques, que de secrétaires, de comptables dans les usines, les maisons de commerce. Que de mensuration, d'étiquetage, d'emmagasiner créés par chaque marchandise pour les besoins de vente. C'est par millions que l'on compte les employés de commerce qui n'ont pour besogne que d'offrir la marchandise aux acheteurs. C'est à peine si on peut se rendre compte de la multitude des travailleurs non enrégimentés qui édifient, créent pour les seuls ministères de la guerre et de la marine ; rien que les sommes affectées à ce cancer de la société peuvent nous renseigner. Ils sont aussi quelques milliers

d'êtres humains ne produisant aucun travail et qui vivent de la religion, prêtres, moines et religieuses. Magistrats et policiers se chiffrent par milliers, depuis le Juge de paix jusqu'aux procureurs généraux, gardes champêtres, mouchards et préfet de police. Quant aux rentiers, aux propriétaires, ils sont nombreux, ou peut leur adjoindre les surveillants de leur fortune, les financiers agioteurs, les pêcheurs en eau trouble qui vivent d'eux. Nous n'avons à oublier ni les douaniers, la multitude des employés d'octroi, de la régie, des communes, etc.

Mais ce que l'on ne constate pas assez, c'est qu'un travail considérable est produit pour les besoins du commerce et qui, non totalement rattaché avec lui, disparaîtra avec ; la grande multitude des ouvriers imprimeurs ne sont-ils pas affectés à des travaux commerciaux, factures, annonces journaux spéciaux, etc. ; grand est le nombre des hommes vivant du travail que crée la concurrence commerciale, courtiers en réclames, afficheurs, distributeurs d'imprimés, etc. ; et que de monde pour décorer, agencer les magasins de vente, menuisiers, peintres de toutes spécialités, glacières, etc. ; n'omettons pas que par suite du commerce il y a une quantité de locaux dont la jouissance est perdue, puisqu'ils ne servent qu'à l'exposition des marchandises. Et le luxe des riches, n'est-il pas d'avoir une ou plusieurs demeures immenses aux champs et à la ville pour la satisfaction de quelques-uns. La culture n'est-elle pas gênée dans son rapport par les divisions du sol en lopins de terre ? Que produisent d'immenses parcs bourgeois d'où le gibier va ravager la plaine voisine ?

Enfin, la société actuelle est tellement mal constituée, que sa production utile n'est pas en rapport du tout avec la dépense d'efforts qu'elle cause, et non seulement nous le démontrons, mais cela est dans l'esprit de chacun, et si elle a pu prolonger son existence jusqu'à ce jour, c'est beaucoup parce que la masse des déshérités a cru que cela avait toujours été et que cela devait toujours être.

L'Histoire et le Communisme

Cependant l'histoire est là pour nous éclairer ; malheureusement on donne au peuple le pouvoir mais on le laisse ininstruit, arriéré ; l'histoire de son long martyrologue lui est inconnue, afin que son pouvoir soit aveugle. Son jugement, jusqu'à présent, n'a guère prévalu aux dés du juge de Rabelais.

Aussi, dussé-je me répéter, le peuple dit : il y a toujours eu des pauvres et des riches, il y en aura toujours. Cependant, si nous regardions en arrière, nous verrions, que plusieurs sociétés furent communistes ; quantité de philosophes de tous temps émirent des pensées communistes, conçurent des systèmes, des théories communautaires. De tout temps la pensée de Socrate est juste : « Tant que le tien et le mien existeront, il n'y aura aucun accord parfait ». Aussi, les légendes antiques et les recherches des ethnologues les confirmant, nous font savoir qu'il exista des civilisations avancées, disparues par suite d'un cataclysme, où tout était commun, la vie y était si heureuse, que l'on dénomma cette période l'âge d'Or. Le peuple Incas, pendant des siècles et des siècles, vécut en pleine communauté ; les Espagnols, découvrant l'Amérique, plus sciences et plus barbares, détruisirent de fond en comble cette société heureuse.

En Perse, vers 500, l'idéal communiste avait pris tant de force que tout le pays devint communiste, le gouvernement le fut ; mais là, encore une fois, la réaction, dirigée par les anciens possesseurs, anéantit et supprima la grande œuvre humanitaire. Nous citons ces grands faits historiques que nous pourrions multiplier, si notre ouvrage n'était si resserré ; mais à côté, on peut indiquer que les peuplades qui ont peine à vivre sont en pleine communauté ; serait-ce donc le supplément de biens qui crée l'individualisme ! En Asie, en Russie, en Serbie, des groupes, des tribus, des familles vivent en commun.

Parmi les philosophes qui sacrifièrent à cette belle maxime, citons Herodote, Pythagore, Epicure, Platon, puis

Munzer, l'abbé Meslier, Jean Huss, les frères Moraves qui vécurent en communauté au nombre de 70,000 ; Thomas More, etc. Enfin le siècle que l'on peut appeler le siècle communiste, avec St-Simon, Fourier, Robert Owen, Cabet, etc.

Nous ne saurions passer sous silence que les premiers chrétiens furent communistes ; mais une fois qu'ils eurent capté la confiance des peuples, ils la trahirent en semant l'idée individualiste, en faisant de la propriété un principe sacro-saint afin de mieux dominer. Lisez saint Jérôme, saint Chrysostôme, saint Grégoire, etc., tous ils fulminèrent contre la propriété individuelle, ils la traitent de rapt, de vol, et la voudraient voir à tous prix redevenir commune. Mais les temps sont passés..... la religion a affermi sa puissance, avec le concours des riches et il ne lui est pas possible de les combattre ; aussi, elle s'anéantit chaque jour, de même que le principe d'appropriation individuelle tend à disparaître.

Et si nous avons précédemment exposé que l'homme n'aurait que peu de travail à remplir dans une société communiste, c'est afin de prouver que, par suite du développement des sciences, chaque jour amène la faculté de s'organiser, pour une société humanitaire, puisque aujourd'hui, le travail productif, utile et nécessaire produit est restreint, parce qu'au fur et à mesure que la science progresse, l'organisation fautive de la société se développe comme un immense polype, en une multitude de rouages qui entravent la production utile. Cela est évident, les hommes comprenant le développement de la science, en veulent profiter, pour les en empêcher, la bourgeoisie augmente son organisation régulatrice, dominatrice et répressive.

Aussi avons-nous vu, par l'exposé ci-dessus, que l'homme n'aurait plus, dans une société bien organisée, que quelques heures de travail à produire, nous estimons trois.

Organisation de la production

Voilà donc un principe bien établi. Tous les citoyens produisent pour pouvoir consommer selon leurs besoins.

ils travaillent selon leurs aptitudes, ils consomment selon leurs goûts. Plus d'exténuante fatigue, plus de privations, plus de commandement; donc, matériellement l'homme est heureux, moralement il l'est de même, puisqu'il a très peu de temps pris par son travail, qu'il est essentiellement libre dans ses actes, son bonheur n'est arrêté par rien, il peut ce qu'il veut, personne ne s'oppose à ses désirs, l'amour règne entre les hommes, puisque leurs intérêts sont communs.

Il ne s'agit donc plus que de grouper, d'unir les hommes afin qu'ils puissent allier leurs efforts pour les divers buts, les besoins généraux que réclame la nécessité de la vie; mais les hommes ne sont-ils pas groupés par leurs lieux d'habitation, par leurs genres de métiers? Voilà l'organisation toute prête, sans transition comme sans changement.

Que les hommes soient groupés par corporations, dans chaque commune et que toutes les organisations de ces corporations soient centralisées, dans un lieu commun, nous aurons l'organisation d'une unité vraiment forte, vraiment solidaire, agencée spécialement pour sa production, puisque c'est la production même qui la constitue. On a ainsi la *bourse communale*. Il est évident que pour des grandes villes comme Paris, Lyon, Bordeaux etc., on ne peut admettre qu'une Bourse mais il est facile de diviser ces villes en arrondissements, qui constitueront une commune et en auront le même rôle.

Prenons un exemple. Dans la commune de Boisseliers, les agriculteurs sont nombreux et constituent la corporation agricole, les charrons, forgerons, menuisiers réunis, forment une corporation, les bouchers, charcutiers, boulangers, épiciers etc., constitueraient la corporation générale de l'alimentation; les citoyens qui seraient chargés de l'entretien des magasins communaux, contenant les choses nécessaires à l'existence, formeraient une autre corporation et tous les bureaux, c'est-à-dire l'organisation de ces corporations réunies à ceux du roulage, de la voirie, du gaz, des eaux etc., quoi qu'agissant individuellement, seraient en relation constante afin de s'entraider mutuellement. C'est à la bourse communale, que seraient adressées les correspondances des corporations provenant des

pays voisins : c'est là, que serait le centre de la commune, ce serait là, le trait d'union des corporations.

Les corporations seraient fédérées dans leurs métiers respectifs, départementalement et nationalement ; car il faut un lien entre les ateliers, un lien de coordination, pour qu'ils puissent établir les statistiques de consommation, comme de production, afin d'écouler dans les autres fractions, les surplus de production ; il faut en outre que les matériaux, les matières premières, les instruments agricoles, les outils puissent être agglomérés dans les magasins, centraux de chaque profession.

Nous avons choisi comme base, les départements, afin de ne pas créer trop de divisions, ce qui nous aurait forcé de les relier en faisceaux, avant de les faire correspondre avec l'organisation générale de la nation,

L'organisation des fédérations, des corporations réunies en un lieu commun, pour plus de facilité de cohésion, s'appellerait *bourse départementale*. Chaque fédération, comme la corporation dans la commune aurait son initiative propre.

La *Bourse Nationale* aurait le même but et la même organisation, là toutes les fédérations nationales, s'y viendraient rejoindre, toutes les statistiques s'y centraliseraient : ce serait la base de l'organisation, tout en étant le sommet. Nous pourrions juger ce qu'il manquerait à la nation, de produits ou de matières fabriquées, comme de même nous constaterions les excédents, on y étudierait les remèdes à apporter aux situations passagères, on correspondrait avec les états voisins, socialisés ou non pour échanger les produits, qu'ils nous demanderaient contre ceux que nous posséderions.

Cette organisation toute corporative, toute simpliste, ferait de la nation un immense atelier national, une colossale coopérative de production et de consommation ; mais pour qu'il ne se glisse pas dans l'idée des citoyens, que cette centralisation pourrait faire de chaque homme, un travailleur discipliné, rouage de la grande machine d'état, je lui dois quelques explications ; d'abord cette organisation n'est que fictive, puisque sa constitution n'est nullement matérielle, aucune unité ne dépend des autres, elle

n'est pas une suite des liens ; mais seulement composée de trois anneaux, qui n'ont qu'un rôle de statistique de correspondance. D'autre part par la pratique que donnera la continuité du transit qui s'établira entre les corporations communales, elles n'auront plus besoin de s'adresser aux Bourses départementales pour se fournir ce qui sera nécessaire à leur bonne marche ; elles s'adresseront directement, aux autres corporations voisines ou éloignées avec lesquelles elles seront en rapport et qui par la nature de leur profession, seront à même de leur fournir ce qui leur est nécessaire.

Les travailleurs n'ont pas besoin d'être disciplinés pas plus qu'ils ne sont rouages, et aucune conception applicable ne peut être aussi libertaire que celle-ci, puisque si quelques-uns ne produisaient pas, on ne s'en apercevrait même pas ; mais il est admis par tous que du moment que la société procure le bien-être à tous, il faut que chacun s'y emploie. Lorsque les abeilles consomment communément le miel qu'elles ont accumulé l'été, lorsque l'hiver les fourmis vivent des ressources amassées, c'est que chacun a collaboré à l'œuvre commune.

Tout homme peut produire un travail de trois heures durant, et si quelqu'un s'y refuse, c'est qu'il est malade ; or, s'il ne l'était pas, on le considérerait comme tel, et les moyens employés pour le guérir pourraient lui faire rechercher le travail. D'ailleurs, ne serait-ce pas un plaisir de travailler lorsque l'effort sera si court, si rationnel, le commandement supprimé, la direction donnée au plus apte à diriger, qui s'appliquera, non à ordonner mais à indiquer.

Peut-on nous reprocher de n'avoir pas traité le cas de la femme ! Il l'est de lui-même ; la mère de famille élèvera ses enfants, confectionnera ses effets, ceux des enfants, les effets de travail du père de famille. Les êtres libres de toute entrave, s'associant librement, avec ou sans consécration des familles, les enfants sous la surveillance de la mère, portant son nom

Nous ne rentrerons pas dans les questions de détail, nous nous en occuperons spécialement ; mais permettez-nous de vous faire jeter un coup d'œil sur la société future.

La société future

Les boutiques vides de marchandises qui les remplissaient, occupées par des ménages; des magasins communaux où chacun va chercher ce dont il a besoin; l'institution de réfectoires communs, pour ceux qui en veulent profiter; celle de dortoirs pour les passagers; des salles de jeux, des bibliothèques, seront mises à la disposition de tous; les voitures de place supprimées, les voitures publiques roulant sans conducteurs; presque totalement supprimé aussi ce roulage d'une multitude de voitures qui coûte tant d'entretien aux chaussées, trouble la quiétude des citadins et cause tant d'accidents; disparus aussi les haillons qui couvraient une partie de la population; les uniformes ne sont plus connus qu'à l'état de légende et que de transformations qui ne nous viennent pas à l'idée....

Voilà l'aspect d'un lieu habité au lendemain de la Révolution.

Si, dans le cours de notre digression, nous avons indiqué quelles seraient les multiples suppressions provenant du renversement de la société, nous ne pouvons que *grosso modo* indiquer les résultats que nous espérons tirer de l'exploitation industrielle et agricole, centralisée par une seule direction. Bien plus grand sera le rapport d'un atelier pouvant mettre à son service un machinisme fabuleux que celui d'une dizaine de petits ateliers ayant à leur disposition un outillage rudimentaire. A l'agriculture, tout en réservant les environs des lieux habités pour la culture maraîchère, nous appliquerons les procédés scientifiques, qui réussissent si bien en Amérique et en Australie, impraticables aujourd'hui par suite du morcellement des terres, du manque de fonds et du savoir des agriculteurs.

Les haies arrachées et les murs tombant en ruine, jamais relevés, leurs pierres servant à édifier des granges : voilà ce que nous espérons voir; le gibier destructeur se raréfiant chaque jour; les oiseaux, par multitude, peuplant les airs; les marais desséchés; les charrues à vapeur, dont parle

Robert Wallace(1), creusant des sillons sur un espace de deux mètres de largeur, pulvérisant le sol, l'ensemencant et le hersant : puissions-nous voir cela.

Oui, travailleurs, c'est de nous que dépend l'avenir, celui de l'humanité, on ne peut rien sans nous, ce que nous laissons faire, nous le subissons et nous avons tort, car ce qui ne conduit pas vers un but meilleur doit être considéré comme faux, mauvais, anti-social. Comme il n'y a que le communisme qui puisse faire régner l'amour entre les hommes, à nous de le propager par tous les moyens possibles. Courage, camarades, luttons de toutes nos forces, n'ayons d'autre but que le bonheur commun, chaque jour approche la fin de notre long martyrologue. Combattons pour la sainte cause qui anéantira à jamais les fléaux que subissent les hommes depuis un temps immémorial et que notre devise soit avec Tolstoï : « L'homme n'a qu'une mission sur sa planète :

L'amour et les bonnes œuvres !

DUATUB

(1) L'économie agraire en Australie, par Robert Wallace.





